



Chemin de la belle étoile

Yannick
Jaulin
Sébastien
Bertrand

préface
Catherine
Dolto

Paris

St-Jean-de-Monts



Yannick Jaulin
Sébastien Bertrand

Chemin de la belle étoile

traduit en arabe par Boutros Rouhana

préface de
Catherine Dolto



Extrait de la publication

© Éditions Thierry Magnier, 2012
Isbn : 978-2-36474-197-3

Dépôt légal de l'internet

Éditrice : Soazig Le Bail
Assistante d'édition : Claire Beltier

 Avec le soutien du CNL

Couverture : Mathieu Desailly
Pages intérieures : Bärbel Müllbacher

Achevé d'imprimer sur un air d'accordéon
pour le compte des éditions Thierry Magnier
par Normandie Roto Impression s.a.s. à Lonray
en juillet 2012. Dépôt légal août 2012

Chemin de la belle étoile

2008,

*André Curmi et Paul Mattar,
deux regards et des sourires...*

Les auteurs remercient :

Catherine Dolto, André Curmi, Valérie Puech, Samuel Pasquier, Carine Janin, Jean-Pierre et Maguy Bertrand, Patrick Bertrand, Isabelle Bertrand, Dominique Blanchard, Miguel Charrier, Yvonnick Jolly, Jean-François Joguet, Étienne Touret, Paul Mattar, Boutros Rouhana, Marijo Pateau, Nicolas Bocquel, Ziad Halwani, Marie-José Justamond, Jeanne Cerdan, Anne-Fatou Pasquier, et la crèche Saint-Vincent-de-Paul de Beyrouth.

Le spectacle Chemin de la Belle Étoile a été créé grâce au soutien de :
Le Beau Monde? Cie Yannick Jaulin • Le centre de création du Nombriil, Pougne-Hérisson • Le Nouveau Pavillon, Bouguenais • La maison des Cultures de Pays, UPCP/Métive, Parthenay • La Maison du conte, Chevilly-Larue • La ville de Saint-Jean-de-Monts • Ethnodoc/Arexcpo • Le théâtre Monnot, Beyrouth, Liban • Le Grand R, scène nationale La-Roche-sur-Yon • L'arc, scène conventionné, Rezé • Scènes de pays dans les Mauges, Beaupréau • Le théâtre de l'Hôtel de ville, Saint-Barthélemy d'Anjou.

La Compagnie des arts d'hier pour aujourd'hui est conventionnée par la Drac des Pays de la Loire – ministère de la Culture et soutenue dans son fonctionnement par la Région des Pays de la Loire et le ville de Saint-Jean-de-Monts.

Un voile se lève et la lumière apparaît.

Les odeurs saluent les papilles
et les regards semblent sourire.

Des portes profondes s'ouvrent doucement
et laissent s'échapper des sentiments tremblants.

Cachée dans les rêves, la réalité offre ses secrets
et ses mystères.

Comme un drapeau qui flotte, mes yeux vagabondent
et ma mémoire se nourrit.

L'odeur du vent, le goût de la terre

Sébastien Bertrand, Saïda (Liban)

13 mars 2008

Si c'est une histoire, elle commence cette nuit-là. Je rentre à l'hôtel épuisé, heureux d'avoir joué *Forêts*, là, à Nantes, avec plein d'amis dans la salle, d'avoir senti cette salle chavirée par cette pièce insensée, par cette troupe.

Mon téléphone vibre.

Un message. Un long message de Sébastien, Sébastien Bertrand, l'accordéoniste hédoniste de Sloï, le porte-flambeau des musiques trads de Vendée, le fils de Jean-Pierre Bertrand, collecteur hors pair, figure du marais breton, Sébastien, le petit noiraud typique de ce marais nord Vendée.

Je suis assis dans ma voiture, il faut que je te dise. Je n'en parle pas souvent, mais la pièce m'a tant bouleversé. C'est comme si elle avait ouvert quelque chose en moi, quelque chose qui ne pourra pas se refermer. J'ai été adopté à l'âge de neuf mois, je suis né à Beyrouth, pas en Vendée. Mais, tu vois, on m'a tellement aimé depuis que je ne croyais pas avoir besoin d'aller regarder là où c'est noir, mais maintenant je sais que je dois le faire...

La nécessité d'oser aller marcher dans le noir à tâtons, de reconnaître les odeurs de Beyrouth, d'avoir le souffle court devant le tiroir gris de l'orphelinat, de se réchauffer au soleil du marais. De dire les retrouvailles, le bonheur d'être de là-bas et de là ! De le dire avec des mots, avec l'accordéon, avec la danse, avec toute la chair de son présent.

Yannick Jaulin

VOYAGE CHALLANS-RENNES

On va l'faire à la maison...

Voilà la phrase que Yannick a prononcée en regardant son agenda, en juin 2008, dans le TGV qui nous ramène de Correns (83). Après un des premiers concerts de la tournée du Ponant, nous rentrons en train et commençons à jeter les premières bases de ce que sera le spectacle. Pas de titre, pas d'idée de scénographie, pas de partenaire. Mais une envie folle de raconter, de dire, de partager... Alors oui, à l'automne qui suit, le salon de Jaulin devient un laboratoire. Un enregistreur numérique, des feuilles de papier, deux accordéons, du thé vert, du vin bio.

Ça écrit, ça musique, ça chante, ça écrit. Entre le marché de quartier, une balade digestive, le retour en coup de vent de Carine pour déjeuner et la nuit qui tombe, les phrases s'accordent à la musique, les semaines passent, les TER se succèdent et ce trajet régulier donne à lire et à entendre un spectacle, une histoire, des histoires: *Chemin de la belle étoile*.

Un premier « chantier au salon » conclut cette période d'allers et retours entre là-bas et ici.

Merci.

Sébastien Bertrand

S'ADOPTER, S'ADAPTER

par Catherine Dolto

Sébastien dit qu'il ne rêve pas. Je ne sais pas si c'est habituel que les enfants adoptés ne rêvent pas. Il n'y a pas de statistiques là-dessus. Qui les commanderait? Ceux que ça intéresse, les archéologues du sujet humain, les fouilleurs de passé au service de l'avenir, ceux qui croient que le destin n'est pas une fatalité étendant son aile noire sur nos vies minuscules, ceux-là n'ont pas de budget pour les statistiques.

Par contre, grâce aux patients de tous âges qui m'ont fait assez confiance pour m'adopter, un temps, comme thérapeute, je sais que s'interdire de se souvenir de ses rêves n'est jamais anodin. Dire que ça signifie qu'on a traversé une enfance malheureuse, c'est un pas que je ne franchirai pas. La vérité des êtres n'est jamais simpliste. « Pas anodin », ça veut dire qu'il y a une cause, petite ou grande, pour qu'on ne puisse pas se permettre de repérer la trace de nos voyages dans les profondeurs de ce qui nous constitue. Dans les fondations de notre identité, tissée des événements qui, mis bout à bout, fabriquent notre histoire. Nous la « filons » comme on tire un fil (rouge évidemment) pour pouvoir tisser la soie du moi, du soi, de notre être, au plus intime. Comme si la trame de l'essentiel devait rester brumeuse, cachée, obscure, enfouie.

Les Amérindiens effaçaient leurs traces avec des branches pour qu'on ne puisse pas les suivre. Il y a dans cet

effacement du passé de chacun une énigme, comme un sphinx intérieur qui garderait le secret d'une partie de notre identité. Tout se passe comme si une pièce du puzzle qui nous constitue se devait de rester invisible, comme pour jouer à cache-cache avec soi-même. Comme pour se protéger de ce qui serait trop fort pour être regardé en face, comme le soleil. « La promesse de l'aube », celle que toute mère fait à son nouveau-né, disait Romain Gary, est-elle aussi puissante que la lumière du soleil ? Oui, sans doute.

Et peut-être est-il nécessaire, ce manque, ce petit trou dans les mailles par où s'infiltrerait le doute qui met tout en mouvement ? Pas de vie sans mystère. Je ne fais pas partie de ceux qui croient que TOUT doit être su et dit. J'aime ce flou que nous portons tous en nous mais à des degrés bien différents. L'âme, je crois, semble plus faite d'albâtre qui offre la pénombre et le mystère de ses lueurs assourdies que de cristal assourdissant de transparence. « Heureux les fêlés car ils laissent passer la lumière », disait Michel Audiard. Notre cœur, nos peines, nos désirs, nos peurs, forment un filtre. C'est la tâche de toute une vie de travailler à ce que ce filtre ne cache pas l'essentiel mais seulement nous protège de ce qui, à force d'être insoutenable, nous enfermerait dans l'errance.

Avec ce texte, Sébastien Bertrand et son complice Yannick Jaulin font un immense cadeau à tous les parents adoptifs et à tous les enfants adoptés. Bien sûr.

Mais ils font aussi un immense cadeau à tous les humains qui sont nés de deux parents, connus d'eux ou pas,

c'est-à-dire à nous tous. Même à ceux nés dans des familles plan-plan, simples, « normales », si tant est que cela existe ou que quelqu'un puisse nous expliquer ce que c'est exactement.

L'adoption, c'est difficile. Il faudrait un cœur débordant d'amour pour se lancer dans une pareille aventure.

Difficile d'accueillir un enfant plein de mystères. Gorgé dans sa chair de mémoires sensuelles (je veux parler du sensoriel affecté d'un indice affectif) de perceptions qui deviennent des sensations qui génèrent des sentiments de plaisir/déplaisir, agréable/désagréable, sécurisant/effrayant. Même si on connaît les éléments de notre histoire, le trésor secret – douloureux ou merveilleux – de son propre passé, personne n'y aura jamais accès directement, ni complètement. Si on veut y fouiller, et ce n'est pas forcément toujours nécessaire, il faut chercher. Cette démarche nous colle le nez sur ce que nous ne voulons pas toujours voir : nous sommes pris dans un tissu, humain, social qui s'étend dans le présent mais plonge ses racines dans la profondeur des générations qui nous ont précédés. NOUS est plein d'AUTRES. Et en même temps, naître c'est découvrir qu'à un certain niveau, on est seul au monde.

C'est un des nombreux paradoxes qui provoquent l'humain engagé sur le chemin vers son humanité.

Partir à l'aventure dans le passé, le sien, celui de ses ancêtres, chercher comme un scientifique véritable, c'est-à-dire en acceptant avec humilité la vérité, même quand elle est dérangeante, cela ne peut se faire seul. Parfois il faut un thérapeute, souvent il faut une association ou

une institution. Une main qui se tend, un autre humain, un seul, pour soutenir notre désir. Pour Sébastien ce furent sœur Josèphe et Yannick Jaulin.

Mais attention ! Quand je dis que cela nous concerne tous, je veux dire qu'à travers les aventures des adoptés et des adoptants, c'est un peu de chacun de nous qu'il s'agit.

Car, on a beau dire, l'enfant qui sort du ventre de sa mère est presque aussi mystérieux – pour elle comme pour les autres – que celui qu'une autre aurait porté. Presque. Bien sûr, dans la plupart des cas des liens forts se sont tissés pendant les neuf mois de la grossesse, mais quand même. Il est là, cet enfant, plein de vie, de désir, de projets souterrains. Il a fait son marché chromosomique dans l'offre qui lui a été faite au moment de son incarnation. Albert Jacquard dit que si on étalait toutes les combinaisons possibles entre les gènes proposés par le père et la mère, cela ferait un immense tapis allant jusqu'au premier anneau de Saturne ! À travers ses gènes, il porte en lui le message des ancêtres.

Mais, au fur et à mesure de sa vie prénatale, dans sa caverne obscure aux parois souples et changeantes, tantôt douces tantôt fermes ou dures, au chaud dans le liquide odorant dont le goût change souvent en fonction du menu de sa mère, mais aussi de ses humeurs (les hormones ont un goût : une mère en paix ou une mère angoissée cela n'a pas le même goût ni la même odeur) il a commencé à se connaître.

Il a ressenti, mémorisé, appris à faire la différence entre ce qui est agréable et ce qui ne l'est pas, bref il a vécu des

aventures, minuscules de notre point de vue, énormes du sien. Elles lui ont permis de faire un tri dans ce tapis de propositions génétiques, il a commencé à se construire, à dessiner son être, à se tailler son costume à vivre. Avec du vieux, il a fait du neuf, il a commencé à s'inventer à partir de tout ce que lui apportait le monde extérieur à travers sa mère : la présence de son père, ses frères et sœurs, les bruits de la ville, la radio et la télévision. Car, *in utero*, l'enfant guette ce qui fait signe, il cherche, déjà, du sens à ce qui se passe autour de lui. Émotions fortes, joies, rires, plaisirs et peines, il perçoit les échos plus ou moins lointains, de tout ce que vit sa mère, plus ou moins intensément selon le degré d'intimité qu'il partage avec elle. Elle peut, déjà, le rassurer et le protéger des peines qu'elle éprouve, mais le bonheur, ils le partagent totalement. Avant même d'avoir une oreille pour entendre, les sons lui parviennent comme des vibrations ressenties dans sa chair. Ils font partie de son histoire ancienne et laisseront une trace très forte dans ses mémoires, y compris dans celles qui restent là, cachées, attendant le son, le moment, l'ouverture qui leur permettront de devenir un souvenir conscient. Ces mémoires-là, inscrites dans le secret de l'être, ne sont pas les moins importantes. Comme des fées intérieures, bonnes ou mauvaises – les fées, on sait ce que ça vaut – elles dirigent nos pas et nos vies, mine de rien. Drôles de marraines que ces fées du passé qui s'activent en sourdine pour infléchir l'avenir. Et puis il faut naître. Ce n'est pas un mince événement, cela mobilise des forces énormes. Pousser, frayer son chemin

vers l'air, la lumière, se glisser petit à petit hors de sa mère et se brancher sur notre grand placenta commun : l'air qui envahit les poumons pour la première fois. Et c'est une avalanche de premières fois qui vous arrive, un vrai chaos. Ce qui est rassurant c'est d'affronter ça entouré de l'amour des parents. Les bras doux et chauds, les voix, les odeurs, le battement familial du cœur de notre mère, le doux va-et-vient de son souffle qui permet d'accepter ce nombril devenu soudain muet, par lequel ne nous parvient plus la source de vie du cordon ombilical. Le cordon et le placenta, en voilà une perte ! On pouvait jouer avec eux, les serrer dans les mains, les caresser, ils étaient pulsatiles, odorants, sonores, ils faisaient partie de nous, et voilà qu'ils ne sont plus là. Quand des bras, des mots, des gestes doux nous accueillent, on trouve la force d'avancer tranquillement dans ce monde où le nouveau domine mais où le passé nous donne un appui. On puise dans le fait de reconnaître la force de découvrir. C'est si intéressant la vie. Peu à peu, on commence à donner du sens aux événements, à ordonner le chaos. On nous donne un nom et avec lui, la force de le porter. Le processus des adoptions mutuelles est lancé. Car, même sorti de notre ventre, même porteur d'une partie de nos gènes, cet incroyable visiteur doit se faire adopter (il n'est jamais comme on l'avait imaginé) et il doit lui aussi adopter sa famille. S'adapter implique d'adopter et pour que ça fonctionne, il faut que chacun parcoure le chemin vers l'autre.

Mais, pour certains enfants, ça ne se passe pas comme ça. Je ne parle pas de ceux qui ont des naissances difficiles,

voire dangereuses, il y aurait tant à dire. Non, je parle de ceux que leur mère et leur père ne peuvent pas accueillir le cœur en paix. Les raisons sont multiples.

Certaines femmes savent tout de suite qu'elles ne vont pas pouvoir élever leur enfant et le confient à l'adoption sans le voir, pour se protéger d'un lien trop attachant. Certaines croient que c'est l'enfant qu'elles protègent par cet éloignement implacable. D'autres hésitent, essaient de garder l'enfant mais la vie, le monde qui les entoure – et surtout qui ne les entoure pas – les obligent à confier l'enfant après quelques semaines, ou mois, d'un tête-à-tête dont on peut penser qu'il n'est ni paisible ni rassurant. Mais au moins, il aura permis au nouveau venu de construire une continuité entre l'avant et l'après naître. Il aura pu faire l'inventaire sensuel du nouveau-né, celui dont nous avons tous besoin dans les premières heures de notre vie aérienne. Celui qui amène l'enfant à cette conclusion essentielle : « Si c'est bien eux, je suis bien moi, et un jour je pourrai dire je ».

Comment font les bébés brusquement privés de ces liens fondateurs, pour survivre et protéger leur désir de vivre ? Comment organisent-ils le chaos des événements qu'ils doivent affronter sans ce fil rouge qui donne le sentiment d'une identité continue ? Mystère. Et respect immense pour ces héros qui, tels des voyageurs de l'espace, s'avancent plus seuls que les autres dans ce monde inconnu. Ce qui est sûr, c'est qu'ils se livrent à des acrobaties intimes pour ne pas devenir fous de peur ou de chagrin. On ne sort pas indemne d'une aventure si forte, placée si tôt sur

le parcours. On s'en trouve renforcé ou affaibli, c'est selon, personne ne sait pourquoi et comment cette loterie-là se joue. Certains en tirent plus de forces que les autres qui n'ont pas affronté cette extrême solitude. Certains cherchent à retrouver la dynamique de l'amour. D'autres ont été trop loin dans la peur et l'isolement, la déchirure a été trop grande. Pour ceux-là, il y aura, pour toujours peut-être, un incomblable dont on a parfois le sentiment qu'ils le revendiquent. Comme une colère contre la vie et les humains qui leur rend l'acte d'aimer presque impossible. Dans le tissu de leur âme court un fil d'amertume, un « à quoi bon ? » qui vient empoisonner souterainement leurs capacités d'aller à la rencontre. Dans le secret de son cœur, l'enfant abandonné prépare, à son insu, son avenir.

Et puis un jour – dans les contes de fées, on dit un beau jour, mais les grandes personnes savent bien qu'on dit ça pour avoir moins peur – c'est la rencontre avec les futurs parents. Et là se trouvent, ou ne se trouvent pas, les fondements de l'alchimie de l'amour. Les adoptants sont plus ou moins au clair avec ce qu'ils attendent de l'adoption, en tout cas ils ont en général disposé d'un long, trop long parfois, temps de réflexion sur le sujet. L'adopté pas toujours. Parfois, parce qu'il est trop jeune, parfois parce que les mots qui permettent de comprendre et d'accepter l'énigme de la vie n'ont pas été prononcés. Il y a tellement d'adultes qui pensent que tant qu'on ne parle pas on n'a pas besoin de mots ! Alors que nous sommes faits par et pour le langage. Bien sûr, « il y a des

gestes qui parlent et des mots qui touchent», comme dit le psychanalyste Joël Clerget. Mais, pour qu'un mammifère humain se hisse vers les valeurs d'humanité qu'il porte en lui, il faut les deux.

Partir vers une vie nouvelle, c'est une aventure qui va se jouer à plusieurs, mais tous ne mesurent pas de la même façon les difficultés et les écueils, ni les règles du jeu. Souvent, les grandes personnes oublient que l'enfant adopté, si petit soit-il, doit couper les amarres avec le monde où il avait provisoirement établi sa sécurité. Même médiocre, triste, pauvre en liens et distractions, c'était tout ce que la vie pouvait lui offrir à ce moment-là, et il en avait fait là SON monde. Même si, aux yeux des adultes elles étaient mal tissées, faites d'un chanvre grossier, rugueux, ces amarres, ce sont les siennes et elles le reliaient à son passé, donc à lui-même. Elles avaient valeur de sécurité. Il doit y renoncer, accepter cette nouvelle coupure qui taille une brèche dans la texture de sa vie. C'est un acte qui demande du courage. Dans ces moments-là, quelques mots d'encouragement, de soutien, de partage et d'explication sont toujours bienvenus. Les héros se sentent moins seuls quand leurs actes sont reconnus pour ce qu'ils sont. On le comprend assez bien pour les grands enfants dont on accompagne la transition, mais, pour les bébés, on s'en soucie moins. Qui croit qu'un bébé pense? Pourtant...

L'acte de penser sa propre vie, de donner sens, se fait différemment selon les âges, mais il se fait, toujours.

Une fois fait le deuil du passé, il faut encore accepter le présent. Commencer à entrer dans la danse des adoptés

et des adoptants. Les figures en sont complexes. Un grand pas en avant, deux pas de côté, un petit pas en arrière, un moment de face-à-face intense avec un des parents puis avec l'autre, pas tout le temps les deux en même temps. Rester les bras ouverts, le geste suspendu en l'air, pendant que l'autre a besoin de temps. La temporalité de l'autre est un mystère interpellant. Là, dans la patience, dans l'acceptation de l'obscurité de l'autre, se trouve la grande épreuve de l'amour. Et cela concerne les parents comme les enfants. Les enfants adoptés sont toujours interpellés et très intéressés quand on leur demande s'ils ont adopté leurs parents.

On considère qu'il y a une générosité implicite dans l'adoption à laquelle doit obligatoirement répondre l'adhésion de l'enfant. Ce n'est pas si simple. Le cœur des adoptés est un cœur meurtri, échaudé, plus complexe encore que celui des autres.

« Nous sommes des êtres de commencement », disait Hannah Arendt. Oui, mais chez les humains, la force d'entreprendre pour faire du neuf est transmise. C'est un don, fait consciemment ou pas, par les adultes tutélaires. Commencer, c'est prendre une direction. Et là encore, les adultes jouent un rôle essentiel, qu'ils le veuillent ou non. Nos mères, en nous mettant au monde, nous transmettent la survie, reste à recevoir la vie qui elle se donne. Parfois ce ne sont pas nos parents de naissance qui nous font ce don d'amour, d'autres relèvent ce défi extraordinaire : transformer la survie en vie, tout simplement.

Et les voilà partis, nouveaux parents, nouvelle famille, mais passés, souvenirs, espoirs et non-dits, vieux comme le monde. Vieux comme la peur d'être abandonné qui se rejoue pour chaque humain qui arrive au monde. Cette peur-là, c'est la Grande Sorcière. Comment vont-ils se débrouiller de tout ça, sans cartes ni boussoles, les adoptés et les adoptants? Comme tous ceux qui ont voyagé sans cartes, juste avec les boussoles intérieures, celles qui guident vers ce qui paraît juste et bon.

La triste découverte, c'est qu'il ne suffit pas d'aimer. Car, si l'amour fait parfois des miracles, il n'est pas tout-puissant. S'il l'était, ça se saurait. Parfois, quand la peine et le désespoir ont trop profondément brouillé les pistes, l'amour échoue à permettre que se construise un lien acceptable par les uns et les autres. Soit parce que ce qui se vit est vraiment trop dur, soit parce qu'on n'arrive pas à accepter que ce qui s'établit là soit si différent de ce dont on avait rêvé. On ne parvient pas à faire de cette histoire son histoire. On ne peut pas l'adopter, la faire sienne et renoncer à ce qu'elle ne sera jamais. On rêve d'autres parents, d'autres enfants, d'autres vies.

S'adapter les uns aux autres, parents et enfants, tous un peu cabossés, tous en évolution, sans cesse, les uns grandissant, les autres vieillissant, c'est un art de chaque jour. La grande subtilité, c'est de ne pas se perdre soi-même, par peur. La peur de perdre l'amour, de blesser, d'être seul, nous amène parfois à nous adapter tellement à notre entourage que nous ne savons plus qui nous sommes. On devient infidèle à soi-même et c'est très

inconfortable. Ce piège est peut-être plus dangereux dans les familles adoptives, mais je n'en suis pas certaine.

L'histoire de Sébastien Bertrand est magnifique parce qu'elle témoigne de la manière dont, en s'adaptant parfaitement à son état de Vendéen, en faisant même flamboyer dans sa musique ses racines d'emprunt, faites siennes par amour, il a toujours laissé palpiter en lui le cœur de Vincent Bouchara. Fidèle à ses deux histoires qui en lui s'entrelacent, il en a fait de l'art et de l'art de vivre, tout simplement.

Il nous raconte tout cela et nous rappelle que chez nous, les humains, les mots sont comme des anges gardiens. Ils protègent, ils organisent le sens, ils accompagnent et soutiennent les mutations successives qui font d'un bébé vagissant qui s'affronte à la solitude, un homme debout qui transmet, qui dit du vrai et souffle de l'espoir dans les bronches des découragés. C'est-à-dire de chacun d'entre nous par moments.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, les mots n'auraient pas d'intérêt s'ils n'étaient pas portés par une voix, accompagnés d'un regard, filés dans le souffle d'un vivant. Dignité des muscles, noblesse des cartilages et des tendons qui portent la voix et font résonner la chair pour qu'elle devienne porteuse de sens. On cherche le mot juste, on fait résonner les sinus et se produit alors le miracle de la voix. Les premiers mots furent parlés, l'écriture est venue plus tard. La parole témoigne du tricotage du corps et du cœur, elle nous rappelle sans cesse que sans ce désir qui nous porte vers l'autre pour échanger du sens, partager du bon, du beau, du vrai, du juste, de

la rage, de la colère, du désespoir ou de la joie, nous serions des mammifères comme les autres.

Catherine Dolto,
Paris, 19 janvier 2011

SŒUR JOSÈPHE

La sœur Josèphe me demande ce que je fais,
si je suis marié, si je suis marié à l'église,
si je suis pratiquant, si j'ai des enfants.
Les enfants, c'est important.
Elle me dit que c'est important de choisir une bonne
épouse,
une épouse qui soit au service de l'homme,
et qu'elle, elle sait ce qu'est une bonne épouse,
une femme qui n'est pas matérialiste,
une femme qui s'attache à la relation avec son homme,
et non pas à toutes ces choses qui nous entourent
et surtout chez nous, en Europe.
Oui, c'est important les enfants.
Je suis assis sur un tabouret. Je me sens tout petit.
Sœur Josèphe me le dit : « C'est chez toi ».
Je le sais, je le sens.
L'odeur m'est déjà familière, c'est chez moi...
Le bruit, y a du bruit partout, les enfants, la ville,
les klaxons dehors.
Sœur Josèphe s'assoit devant les archives de l'orphelinat,
devant une armoire métallique grise,
tire les dossiers triés par ordre alphabétique.
Elle ouvre le classeur métallique gris, cherche
à la lettre B,
B comme Bertrand ou Bouchara ou bonne nouvelle ?
Et je suis à côté et ça me fait peur.
Elle en touche plein des dossiers en plastique jaune.

Et en même temps, je suis fier, ému mais je ne pleure pas,
je me dis que ça va être drôle.
Elle sort mon dossier, un bout de moi resté là.
Je suis en salle d'opération. Elle m'ouvre.
Quel est cet inconnu qu'elle sort de moi ?
Elle tend le dossier comme ça, comme une sorte
de trophée,
me le remet, me dit : « Tiens, regarde »,
et sans que j'aie le temps de l'ouvrir, de respirer un coup,
immédiatement, on part visiter l'orphelinat.
Je me promène avec ça dans la main.
C'est étonnant comme sensation.
J'ai mis trente-cinq ans pour traverser la mer,
survoler Suisse, Autriche, Turquie, Chypre...
Pour remonter le fil de mes origines, le fil cassé.
J'ai ce fil dans la main et je ne sais pas quoi faire avec...

MON NOM C'EST LE SOUK

Mon nom, c'est le souk !

Je m'appelle Sébastien Bertrand, c'est mon nom.

Pour l'état civil, Jean-Charles Bertrand.

Mais dans l'acte de naissance, Vincent Bouchara.

Puis, selon l'acte d'adoption, Vincent Jean-Charles

Sébastien Bertrand.

C'est quoi mon nom en fait ?

Certificat de naissance.

Vincent, nom emprunté, fils de Robert Bouchara,
nom emprunté,

et de Tania, nom emprunté,

crèche Saint-Vincent-de-Paul, rite latin.

C'est ça, emprunté.

Décret d'adoption,

vicariat apostolique latin, tribunal.

Jean-Charles Sébastien Bertrand par le fait d'être adopté
la nuit du 4 août par Jean-Pierre Bertrand

et Maguy Bertrand née Gaudin.

En m'adoptant, ils auraient pu garder Vincent, non ?

Mais y avait une histoire familiale, un petit Vincent,

un cousin mort à la naissance et puis, mon père

qu'a toujours hésité

sur les prénoms et ne voulait plus de Jean-Charles,

alors c'est Sébastien. Sébastien Bertrand.

Pas de grand Charles, ni de Jean,

un Sébastien comme le martyr traversé de flèches.

Mais moi, c'est mon chemin qui est drôlement fléché.

J'ai grandi chez nous, en Vendée, à Saint-Jean-de-Monts,
dans ma famille.

Mais, je suis né à Beyrouth le 23 janvier 1973
et je suis juste arrivé chez mes parents en avion.

JE NE RÊVE PAS

Je suis dans les couloirs de l'orphelinat,
j'ai la main sur l'épaule de sœur Josèphe.

André et Yannick sont là, derrière moi.

Je ne rêve pas.

De toute façon, je ne rêve pas.

Jamais.

Je n'ai aucun souvenir d'avoir rêvé un jour.

De m'être réveillé à cause d'un rêve.

Ma mère m'a dit qu'une fois, j'avais hurlé à cause
d'un cauchemar.

Une fois.

Mais la nuit, moi, je dors...

— Allô maman.

Je dors à la crèche chez les sœurs.

...

— Non, y a juste Blanche, une dame de ménage
qu'était déjà là y a trente-cinq ans.

...

— Quand elles me disent « Ici c'est ta maison »,
je sens bien que c'est vrai.

...

— Oui, tout se passe bien. Sauf les orages, ce matin
encore,

y en a eu un énorme, 6 h du mat, ça m'a réveillé,
une de ces trouilles.

Et tu sais comme j'ai peur de l'orage.

à ce propos, dis-moi, on me posait une question sur mes rêves.

J'étais incapable de répondre.

Est-ce que je faisais des cauchemars, petit ?

Je ne savais rien des rêves.

De leur capacité à occuper un esprit.

À encombrer.

Je ne rêve pas.

Peut-être que je me protège du noir ?

Pour ne pas avoir peur dans le noir ?

Tout jeune adulte, j'ai vécu avec une femme qui notait ses rêves.

Une femme qui vivait parfois en plein jour au milieu de ses rêves.

Elle disait qu'il fallait descendre dans les marais.

Aller comprendre quelque chose du dedans de soi, aller là où il fait noir.

Moi, je la laissais y aller.

Comme si, à travers elle, je pouvais sans trop de risque me coltiner à l'inconnu.

Rêve donc pour moi, moi, j'ai du boulot.

Je restais au soleil. J'avais perdu les clés des souterrains, et ça ne m'intéressait pas de les chercher, en tout cas de les chercher dans le noir.

J'aime la lumière.

À l'époque, le Liban, je m'en fichais éperdument.
Je fumais le cigare et j'avais une grosse bagnole.
Et des lunettes noires.
Je frimais à mort.
Je voulais réussir.
Réussir quoi?

Ma vie sociale, celle du dehors.
J'étais déjà un kéké terrible.
Je faisais du développement culturel au conseil général,
mais j'aurais pu faire de la politique.
En Vendée, quand on est jeune et dynamique,
branché sur l'associatif et dans les bons tuyaux,
y a de la place pour faire la sienne.

J'aurais continué à aller dans les cocktails
avec ce monde qui régit son monde,
faire partie du petit cercle des hommes de pouvoir...
J'aurais eu une belle enveloppe.
J'aurais réussi.

Mais, j'aurais pu aussi réussir dans le commerce, hé ho,
je suis libanais.
En Vendée, j'ai aussi vendu des maisons. Fils
de maraîchin avec la fibre commerçante libanaise, je te
jure que ça jetait des écouillages. J'explosais les scores.

Si j'étais resté au Liban, j'aurais réussi pareil.
J'aime la lumière.

C'est ma nature.

Dans la bonne société, avec les enfants rois et les bonnes traitées comme des chiens, j'aurais aussi pu devenir un exemple de réussite, des affaires, un gros 4x4 pour les rues encombrées de Beyrouth avec les lunettes noires forcément et une belle Kalachnikov pendant la guerre.

J'aurais mis de l'ambiance dans les milices.

Je suis un gars sociable.

J'aime bien être avec les mecs.

À boire des coups, à biner la lune...

à parler des heures pour ne rien dire.

Comme on fait à Achrafieh, dans le quartier chrétien de Beyrouth est, ou à Hamra à l'ouest, dans les bistrots en jouant au trictrac en fumant le narguilé...

Cette femme qui rêvait pour moi quand j'étais jeune.

Je pense à elle dans le couloir de l'orphelinat.

Elle m'a ramené vers moi.

Je ne l'ai pas vu à l'époque.

Elle m'a donné envie de traverser les marais. Mes marais.

Pas juste de les deviner ou de vivre à côté.

Je suis là et je marche.

Je sais que cette nuit je vais commencer à rêver.

Je vais y aller dans les marais.

Affronter les dragons.

Et j'aurai peur dans le noir...

JE REVIENS

Dans l'avion pour Beyrouth, je dis à Yannick et André que j'ai peu dormi.

J'ai l'impression qu'une protection, qu'une couverture très chaude est en train de glisser à mes pieds, je me sens comme une fusée en partance vers des étoiles nouvelles, des trous noirs, qui sait qu'elle ne pourra revenir en arrière. Je n'aurais pas pu y aller seul.

Je n'ai pas de mémoire d'avant.

Mon premier souvenir,
une peluche grise,
dans la maison de mes parents,
chemin de la Belle étoile,
à Saint-Jean-de-Monts.

*Beyrouth, je viens des deux bords de la mer
à Saint-Jean, j'ai grandi dans les yeux de mon père
Beyrouth, je reviens te parler de ma mère
à Saint-Jean, elle m'a dit les marais, les lumières*